

L'Archipel Lenoir

LE PRINCE : Résumons-nous : le procès est inévitable et vous voulez l'éviter ?

LE GRAND-PERE : Voilà !

LE PRINCE : Alors, la solution est simple.

LE GRAND-PERE : Simple ?

LE PRINCE : Elle évite le procès et M. Lenoir n'ira pas en prison.

LE GRAND-PERE : Vous êtes magnifique ! (*Aux autres.*) Là, Bobo est magnifique.

VICTOR : Quelle est cette solution ?

LE PRINCE, *glacé* : C'est la mort de M. Paul-Albert Lenoir.

LA PRINCESSE, *dans un silence* : Bobo !

LE GRAND-PERE *essaye de rire, puis, hurlant* : Valentine ! Valentine !

LE PRINCE : Non, monsieur Lenoir, vous n'êtes pas dans un cauchemar. A moins que vous ne considériez la vie, l'ensemble de notre existence, le passage de l'homme sur la terre, comme un cauchemar. Alors, là, nous sommes tous en plein cauchemar depuis l'instant où nous avons compris que nous étions vivants. Vous souvenez-vous, monsieur Lenoir, de l'instant précis où, tout à coup, petit garçon, vous avez eu cette révélation : « Je suis un vivant, j'aurais pu ne pas exister, et je vais mourir. » Non ? moi, si. Et je me suis évanoui. C'était une charge intolérable sur les épaules de ce petit enfant.

LA PRINCESSE : Bobo est l'homme le plus déprimant de la société européenne. Regardez-le : il est calme comme un château historique, mais il attire la foudre. Partout où se dresse Bobo, la tristesse tombe.

ADOLPHE : Et nous en sommes toujours au même point.

LE VICOMTE : Pas tout à fait, une solution a été proposée.

VICTOR : De quoi vous mêlez-vous, jeune homme ?

LE VICOMTE : Excusez-moi : je ne desserrerais plus les dents. Vous me pardonneriez, je l'espère, de ne pas pouvoir boucher mes oreilles.

Tandis que la famille continue à discuter de son sort, le vieillard... s'est endormi.

LE PRINCE : Regardez cet homme que le sommeil éloigne. Oubliez de penser à vous en croyant penser à lui. Vous ne vous demandez pas avec moi : « A quoi donc peut encore servir cette vieille petite chose ? »

LA PRINCESSE : Bobo !

LE PRINCE : A quoi a-t-elle jamais pu servir, cette vieille petite chose ?

MARIE-THERESE : Mais, monsieur, mon père a été heureux...

LE PRINCE : Et voilà bien ce qui est incompréhensible, que cette vieille petite chose inutile ait pu être heureuse.

LA PRINCESSE : Il y a des idées immobiles auxquelles il ne faut pas toucher, Bobo, sinon elles se mettent à remuer et c'en est fini de notre repos... Personne ne peut plus les calmer.

LE PRINCE : Qu'un illusionniste vienne et escamote ce vieillard...

LE VICOMTE : Il n'y a plus de procès.

LE PRINCE : C'est un détail...

HORTENSE : Vous trouvez !

VICTOR : Un détail ?

LE PRINCE : On vit chacun pour soi. Vous ne sentez pas combien la vie est individuelle ? Vous dites que ce vieillard a été heureux. Il a aussi été malheureux. Il est malheureux. Il va redevenir malheureux. Et qu'il meure en ce moment, il ne saura même plus qu'il a vécu !

HORTENSE : Ça, ce serait un bien pour tout le monde !

MARIE-THERESE : Mais il va se réveiller...

VICTOR : Quel est le pronostic exact du docteur Bouchon ?

LE GRAND-PERE *bâille* : Eh bien ! mes amis, le bridge est déjà fini ? Je crois que je me suis laissé aller à faire un petit somme. Quelle heure est-il donc ? Minuit ? Vous allez excuser un vieillard qui n'est plus d'âge à danser...

HORTENSE : Monsieur Lenoir !

LE GRAND-PERE : Dansez, dansez ! Je n'entends rien de ma chambre. (*A Victor.*) Je rêvais que ta mère voulait me donner le baptême de l'air. Je n'osais pas lui dire non, et j'avais peur... Ah ! zut ! (*Il retombe assis.*) J'avais tout oublié de l'autre histoire. (*Au Prince.*) Je vous en supplie... C'est au-dessus de mes forces et voici que tout recommence. Non, non, je ne peux pas continuer à vivre ainsi.

HORTENSE : Vous voyez : lui-même le reconnaît !

LE GRAND-PERE : Je n'aurais pas dû me réveiller.

LE VICOMTE : Ça arrangeait tout !

VICTOR : Tout ? non. Mais le procès n'avait pas lieu.

L'Archipel Lenoir, I^{re} partie (Gallimard).

Grand-père qui a rebondi...

Au début de la II^e Partie, pas de cadavre sur la scène : Joseph, le maître d'hôtel, a dû « faire le ménage ». On ne voit pas non plus Adolphe, La famille, soulagée, peut maintenant déplorer le triste sort du grand-père. Mais soudain une porte s'ouvre, et « lentement apparaît, à quatre pattes, M. Lenoir. » Revenue de sa première stupeur, la princesse essaie de comprendre.

LA PRINCESSE : Mais, grand-père, vous avez tué Adolphe !

LE GRAND-PERE : C'est une vue particulière de la situation. J'en ai une autre.

LA PRINCESSE : Laquelle ?

LE GRAND-PERE : Adolphe ne m'a pas tué.

LA PRINCESSE : Mais la famille va hurler de douleur.

LE GRAND-PERE : C'est naturel. Tout le monde aimait bien Adolphe. Moi aussi. Pauvre Adolphe ! Mais il était si malheureux, j'en avais le cœur brisé, maintenant il est en paix !

LA PRINCESSE : Bobo, expliquez au grand-père... (*Au grand-père.*) Grand-père, mais vous avez estourbi votre gendre !

LE GRAND-PERE : Il y a environ dix minutes. (*Il s'assied.*) Ici. Ah ! Mon doux fauteuil, qu'il est moelleux ! (*Il se relève.*) Le fauteuil était entre nous, et tout était noir. J'ai tiré. Et dans le noir, c'est vite fait. Oh ! Et depuis, c'est curieux, il me semble que je vis pour lui et pour moi. Oui, comme si je vivais deux vies à la fois. Je pense ce que je pense et je pense ce qu'il penserait s'il pensait encore. Oh !... il ne serait pas content du tout...

LA PRINCESSE : Bobo, dites quelque chose : le grand-père me donne le vertige.

LE GRAND-PERE : Je n'avais pas le choix. C'était lui ou moi. Il a tout fait pour que ce soit moi. J'ai tout fait pour que ce soit lui. Et j'ai gagné ! C'est une vieille habitude. Valentine la connaissait. Elle m'envoyait toujours choisir les billets de loterie.

LA PRINCESSE : Bobo, ne trouvez-vous pas que ma propre existence a été très calme ?

Retour de Joseph.

LE GRAND-PÈRE : Je ne suis pas responsable des lois de la nature. L'araignée mange la mouche. Et l'oiseau mange l'araignée. Et nous mangeons l'oiseau. Et le bon Dieu nous mange. Joseph ! Dans la série, arrêtons-nous juste avant le bon Dieu. Vous me ferez un perdreau pour midi.

JOSEPH : Ce n'est pas la saison, monsieur.

LE GRAND-PERE : Je n'aime plus les saisons, Joseph. Elles me rappellent le temps qui coule et qui, tout à coup, s'arrête ! Joseph, cette nuit le bon Dieu m'a raté, comme il m'arrive, à la chasse, de rater mon perdreau. Cette nuit, le bon Dieu m'a raté. Il a tiré, et c'est l'autre qui est tombé ! Le bon Dieu m'a raté.

LA PRINCESSE : Et vous dansez, monsieur Lenoir !

LE GRAND-PÈRE : Je ne danse pas, je bondis. Comme un lièvre qui vient d'échapper à la mise en pâté ! Dieu m'a raté !

LA PRINCESSE : Bobo, le grand-père est devenu fou !

LE GRAND-PERE : Je ne suis pas fou ! Je suis vivant ! Je devrais être raide sur un lit. (*Il s'agite.*) Et je remue. Je devrais être sans mouvement... et si je savais chanter, je pourrais chanter. Vous ne comprenez donc pas que je respire avec mon cadavre. Le ciel est bleu. Les fleurs sont belles, les oiseaux chantent...

LA PRINCESSE : Et c'est Adolphe qui est figé.

LE GRAND-PERE : Ah ! Raide ! Pauvre Adolphe. J'en suis très sincèrement désolé. Si j'avais pu arranger la chose autrement ! Mais l'existence est une suite d'impasses. Chaque fois, il faut, dans ce labyrinthe, sauter le mur. Ce matin, moi, j'ai encore sauté. Adolphe a manqué son coup. Il est retombé au pied du mur. C'est fini pour lui. Il ne sautera plus.

LE PRINCE : Et qu'avez-vous fait du corps ?

LE GRAND-PERE : Prout ! disparu dans le soleil.

LA PRINCESSE : Dans le soleil, Bobo ?

LE GRAND-PERE : Joseph est parfait : quand il fait le ménage, rien ne traîne derrière lui !

LA PRINCESSE : Et que comptez-vous dire à votre fille, à Victor, à vos petits-enfants ?

LE GRAND-PERE : Moi ? Rien du tout.

LA PRINCESSE : Mais ils vont tous beaucoup parler, et vous aurez beaucoup à entendre.

LE GRAND-PERE : Je n'écouterai personne. Joseph ! Joseph ! Appelez-moi mon policier.

JOSEPH : Il dort, monsieur.

LE GRAND-PERE : Je vous en prie, réveillez-le tout de suite.

JOSEPH : Cette nuit, en vous attendant, il « en » a bu deux bouteilles et demie.

LE GRAND-PERE : Le malheureux ! Je n'aurai jamais le temps de l'attendre. Téléphonnez, Joseph, qu'on m'envoie tout de suite un autre policier. S'il le faut, allez le chercher vous-même en Bugatti. Je suis très pressé, très pressé. (*Joseph sort.*) Vous me comprenez, princesse ?

LA PRINCESSE : Non.

Armand SALACROU (1899-1989)

LE GRAND-PERE : Je ne veux pas recommencer à discuter avec tout le monde et être obligé d'abattre, l'un après l'autre, tous les membres de ma famille.

LA PRINCESSE : Bobo, grand-père est devenu une force de la nature !

LE GRAND-PERE : Et quand ça doit éclater, faut que ça éclate !

L'Archipel Lenoir, II^e Partie (Gallimard).